VOYAGES

DU VICOMTE

GEORGE VALENTIA.

III.

DE L'IMPRIMERIE D'A. ÉGRON,
rue des Noyers, n° 37.

VOYAGES

DANS

L'HINDOUSTAN, A CEYLAN,

SUR LES DEUX CÔTES

DE LA MER-ROUGE,

EN ABYSSINIE ET EN ÉGYPTE,

DURANT LES ANNÉES 1802, 1803, 1804, 1805 et 1806,

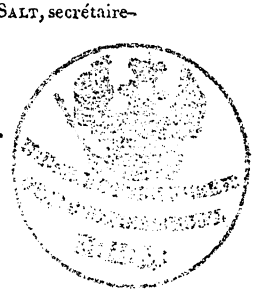
PAR LE VICOMTE GEORGE VALENTIA;

TRADUITS DE L'ANGLAIS

PAR P.-F. HENRY;

Et accompagnés d'un ATLAS, composé de deux nouvelles Cartes de la MER-ROUGE, ainsi que de Plans, d'Inscriptions anciennes et de Vues diverses, exécutées sur les lieux par M. H. SALT, secrétaire-dessinateur de sa seigneurie.

TOME TROISIÈME.



XXI - 6018.

PARIS,

CHEZ Mme Ve LEPETIT, LIBRAIRE,

ÉDITEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE PORTATIVE DES VOYAGES,

rue Pavée-Saint-André-des-Arcs, nº 2.

1813.

VOYAGES

DU VICOMTE

GEORGE VALENTIA.

CHAPITRE XIV.

Observations sur le *Périple*. — La baie de Massouah est celle d'Adulis. — L'île Valentia est celle d'Orine. — Assyz est Ptolemais-Theron. — Bérénice se retrouve dans la Baie-Immonde. — Départ de Massouah. — Arrivée au port Mornington et aux îles Wellesley. — Ras-Assyz. — Bother'-em-Bay — Arrivée à Souakin. — Relations avec les habitans. — Départ de cette île.

La véritable position de Myos-Hormos, à l'extrémité supérieure de la Mer-Rouge, étant très-douteuse, il me semble que le plus sûr moyen de déterminer la situation des places mentionnées par l'auteur du Périple, serait de

mesurer ses distances depuis Adulis que le docteur Vincent a, je crois, fixée d'une manière certaine, près de Massouah. Je suis parfaitement d'accord avec ce savant commentateur, que les anciennes positions se vérifient mieux par les localités que par les observations astronomiques qui se faisaient avec des instrumens très-imparfaits, et qui sont venues jusqu'à nous avec leurs nombreuses erreurs. C'est pour cette raison que je considère comme certaine la position d'Adulis; car le Périple n'en retrace aucune particularité qu'on ne puisse retrouver dans la baie de Massouah. L'île de Diodore, qui était séparée de la terre principale par un chenal si étroit, qu'il était guéable à la mer basse, peut se rapporter aisément à Toualout; et il est démontré, d'une manière satisfaisante, que l'île d'Orine où les marchands se retiraient lorsque les Barbares venaient pour les piller, est l'île de Valentia, dont les nombreuses montagnes pouvaient lui mériter son ancien nom, dont la distance de dix-sept milles de la côte d'Adulis s'accorde avec les deux cents stades mentionnés dans le Périple, et dont la situation dans la baie d'Annesley, où elle est comme enveloppée, explique la description du Périple (description incompréhensible jusqu'à présent),

que des deux côtés elle était adjacente au continent, ainsi que l'assertion de Cosmas, qu'elle n'était qu'à deux milles de distance de la grande terre, objection que le docteur Vincent ne pouvait concilier avec les deux cents stades dont on vient de parler. Les îles nommées Alalaiou, qui sont en grand nombre, petites et sablonneuses, prouvent l'exactitude de la description originale, et peuvent se retrouver dans les îles qui environnent Dhalac, sur la carte dressée par le capitaine Court. S'il fallait quelque chose de plus pour prouver qu'Adulis était située sur la baie de Massouah, on pourrait, pour le moins, tirer une conjecture très-forte de ces deux remarques, que la grande exportation d'ivoire et de cornes de rhinocéros que fait l'Abyssinie, et que ses importations en marchandises de l'Europe et de l'Inde, passent toujours par les mêmes défilés des montagnes, jusqu'à Massouah, et que l'on voit, quoique rarement, des éléphans aux environs du Ras-Gedam.

A mon retour en Angleterre, j'ai été fort surpris du système singulier que M. Gosselin a inséré dans ses Recherches sur la Géographie des Anciens, et qui consiste à reporter la baie d'Adulis jusqu'à Assab, dont toute la

côte est couverte d'îles sablonneuses et basses, et de récifs de corail, et qui n'a pas un seul point de ressemblance avec la description du Périple. M. Gosselin aurait dû considérer que comme il ne fallait que huit jours pour se rendre d'Adulis à Axum, ce dernier lieu n'aurait jamais pu être Assab, qui se trouve à une distance de plus de trois cents milles. Il n'était pas probable non plus que les Romains auraient négligé un aussi excellent port que celui de Massouah, d'où l'on pouvait communiquer promptement avec Axum, leur entrepôt principal, par un voyage de cent et quelques milles, ni qu'ils auraient poussé à trois cents milles plus loin par mer, jusqu'à un mauvais port, d'où la distance de leur voyage par terre aurait été triplée.

L'étrange assertion de M. Gosselin qui prétend que l'auteur du Périple ne compte que huit cents stades depuis Adulis jusqu'au détroit de Bab-el-Mandeb, a été relevée par le docteur Vincent. Il est difficile de conjecturer ce qui a pu occasionner la méprise, à moins que ce n'ait été l'idée de pousser Adulis jusqu'à Assab, qui est à cinquante milles du détroit.

Le docteur Vincent suppose que c'est la différence de cent vingt et un milles entre la

distance de sept mille stades ou de sept cents milles qu'indique le Périple, et la distance réelle de cinq cent soixante et dix-neuf milles depuis Bérénice jusqu'à Adulis, qui a porté M. Gosselin à donner à ce dernier lieu la position d'Assab ; et il a peine lui-même à résoudre la difficulté. Il me semble toutefois qu'on peut y parvenir en admettant que le marchand égyptien comptait par stades de son pays, et qu'il calculait les distances seulement d'après la différence de latitude, sans s'inquiéter de la longitude, ainsi que les calculs suivans le démontreront, je pense.

D'Adulis à Ptolemaïs-Theron, 3000 stades ;
De Ptolemaïs-Theron à Bérénice, 4000 stades,

qui, à quinze milles au stade égyptien, feront de deux cents milles la distance d'Adulis à Ptolemaïs-Theron, et de deux cent soixante-six milles celle de Ptolemaïs-Theron à Bérénice.

En conséquence, si Adulis gît par 15° 36′,
Ptolemaïs-Theron sera par . . . . 18° 56′,
et Bérénice par . . . . . 23° 22′.

La position de Bérénice a été induite de circonstances locales, avec autant de certitude

que celle d'Adulis. Strabon la décrit comme étant au fond d'une baie à qui les nombreux rochers et bancs de sable qu'elle renferme ont fait donner le nom d'ἀκάθαρτος, immonde, et comme étant à l'extrémité de la Thébaïde ou de la Haute-Egypte. Cette dernière observation borne nos conjectures à 25° 30′ et 24°, et la première nous place au fond d'une baie qui a conservé son nom, et que les navigateurs modernes appellent *baie immonde*.

Selon d'Anville, elle gît par 25° 15′.
Selon M. Gosselin, par . . . 25° 28′.
Et selon la carte anglaise, par 25° 19′.

Quoique les distances rapportées dans le Périple méritent plus de confiance qu'on n'a coutume d'en accorder, en ce qu'elles sont désignées par des mots entiers, au lieu de figures, je ne peux les admettre sans quelque réserve, vu qu'elles sont évidemment indiquées en nombre rond, sans aucune fraction, et vu la difficulté de déterminer les distances en mer, si l'on n'y apporte une attention plus minutieuse que celle qu'y apportaient probablement les marchands égyptiens, ou que ne montrent de nos jours les marchands de notre nation.

En conséquence, je considérerais les distances

relatives entre Adulis, Bérénice et Ptolemaïs-Theron, comme des guides plus certains pour découvrir la position de la dernière de ces villes. Tout l'espace est de cinq cent soixante-et-dix-neuf milles, dont les trois septièmes, ou deux cent quarante-six milles, si on les mesure sur la carte, aboutiront exactement à une péninsule située par 18° 24′ de latitude, péninsule de laquelle j'aurai occasion de parler, et où les indications locales semblent montrer le Ptolemaïs-Theron du Périple.

Je sais qu'il est impossible de concilier cette conclusion avec l'assertion positive des anciens, que Ptolemaïs-Theron était sous le même parallèle que Meroë. Mais j'ai fait remarquer, précédemment, qu'on doit peu compter sur l'exactitude de leurs mesures, et je crains d'autant moins de différer avec eux, en plaçant Ptolemaïs-Theron où je l'ai fait, que j'ai pour moi l'autorité de d'Anville, qui, malgré toutes les difficultés, a conjecturé que ce lieu devait se trouver entre les 18° et les 18° 30′ de latitude septentrionale.

A l'aide d'une brise de terre du nord-ouest, puis d'une brise de mer du nord-est-quart-d'est, nous rangeâmes la côte, à la distance d'environ

dix milles. Elle nous parut basse, sablonneuse et dépourvue d'arbres; et elle s'appuyait contre de hautes montagnes, dont la cime était environnée de nuages. Les sondes descendirent par degrés de onze brasses à trente-cinq, fond de vase tout le long du chemin. La ligne de la côte se dirigea presque au nord, puis au nord-quart-d'est. Une chaîne d'îles basses, couvertes de palmiers (*doom-trees*), s'étendait à l'est l'espace de cinq à six milles, laissant entr'elles et la côte un très-beau chenal de quinze milles de largeur. Le pilote nous dit qu'on pouvait se procurer de l'eau et des chèvres sur une des îles. La mer était unie comme une glace. Le pilote prétendit que nous pourrions en toute sûreté, pendant la nuit, ranger la côte sur six brasses d'eau; mais comme nous désirions d'en faire l'examen, nous résolûmes de jeter l'ancre, et nous portâmes dessus à sept heures. Nous fûmes fort surpris d'apercevoir, avec trente-deux brasses d'eau, la couleur blanchâtre des brisans. Les pilotes déclarèrent qu'elle n'était occasionnée que par les poissons; et ils avaient raison, car bientôt nous les vîmes passer sous le vaisseau. C'est une chose singulière que la même particularité ait été remarquée par Don Juan de Castro, et qu'elle l'ait engagé à laisser tomber

l'ancre, ce que nous fîmes aussi. Ce navigateur ne rapporte pas la cause du phénomène; mais il dit que l'eau jetait des flammes, ce qui confirme la conjecture que l'aspect lumineux de la mer est dû au frai de poisson et à des animalcules. Il y eut un calme qui dura presque toute la nuit. Ainsi nous perdîmes peu à nous être arrêtés.

22 *janvier*. Nous fûmes sous voile lorsque le capitaine eut fini de prendre une suite de gisemens. Il y eut de petites brises, et nous allâmes contre la marée. La côte était basse, et de hautes montagnes se montraient à une certaine distance. Entre celles-ci et la mer, il y avait des éminences qu'ailleurs on aurait pu nommer des montagnes. La côte continua de courir au nord-ouest, mais de telle sorte que sur un espace de 60 milles nord, il n'y en eut que 17 ouest. Les sondes étaient comme de coutume, et la chaîne des îles se dirigeait vers l'est. Ces îles étaient basses. Çà et là il y croissait des arbres dont quelques-uns ressemblaient à des vaisseaux sous voile. Nous ancrâmes par sept brasses, bon fond. A environ un demi-mille plus près de la côte, gît une chaîne de rochers de madrépores, que recouvrent quatre brasses et demie d'eau, ainsi que le rapporta M. Hardy, qui fut envoyé

dans la chaloupe pour la reconnaître. Un peu au sud est un petit fort, appelé Mirza-Mombarrick par le pilote. Il s'y trouvait deux daous; et une petite île gît à l'entrée. Nos pilotes dirent qu'il n'y a point de village sur la côte, mais qu'il y vient des habitans qui vivent, à peu de distance, dans l'intérieur des terres. On peut y embarquer de l'eau et des vivres. Comme à l'ordinaire, nous fûmes en calme pendant la nuit.

23 *janvier*. Le matin, nous vîmes, immédiatement au-dessus de la grève, et autant que la vue pouvait s'étendre, une lisière d'un vert éclatant, quoique un peu plus loin la terre fût aussi nue que de coutume. La chaloupe fut détachée de bonne heure pour examiner le récif. Nous levâmes l'ancre à sept heures; mais bientôt il fallut la laisser retomber. La chaloupe fut envoyée de nouveau pour reconnaître la grève au delà du récif. Les officiers rapportèrent qu'elle se composait d'un gros sable, qu'il n'y avait que deux brasses d'eau à un demi-mille de la côte, et que le fond était parsemé de rochers. Ils furent suivis par un grand nombre de requins, dont quelques-uns étaient fort gros. Ils détachèrent du rack de Bruce une branche sur laquelle il y avait du fruit. La brise se leva sur les onze heures; mais comme nous fûmes

obligés d'attendre le retour de notre chaloupe, nous n'appareillâmes qu'à midi. Nous jetâmes de nouveau l'ancre à la nuit, après avoir fait vingt-sept milles, avec une forte brise de mer. Nous eûmes une petite houle du nord-est. A la fin, on ne vit, du haut du grand mât, aucune île à l'est. La côte n'offrait plus le même aspect qu'auparavant; et une rangée de montagnes, d'une moindre élévation, bordait le rivage. Les sondes furent irrégulières toute la journée; mais il y eut toujours beaucoup d'eau.

24 *janvier*. La brise de mer se leva plus matin que les jours précédens, et nous fûmes sous voile à neuf heures. Unus Barilla nous apporta de très-beau poisson. Des arbres formaient de grands massifs dans l'intérieur des terres, et il en croissait aussi sur la côte au nord. Le pilote nous dit que ceux-ci étaient des acacias ordinaires. Il prétendit que le pays appartenait au souverain du Sennaar, qu'il était habité par des Bedouins, et que les lions, les panthères et les éléphans s'y trouvaient en grand nombre. En conséquence, il peut être considéré comme faisant partie de la grande forêt d'où Ptolemée-Philadelphe tirait les éléphans, pour la chasse desquels il avait fondé le port de Ptolemaïs-Theron. Nous fûmes à midi par les 17° 12′ de

latitude, position où Bruce a placé une baie profonde, près de laquelle, selon la conjecture du docteur Vincent, Ptolemaïs-Theron aurait été bâtie sur un promontoire de la terre principale. J'examinai avec la plus grande attention la côte, lorsque nous la rangeâmes, et je puis assurer que, comme à l'ordinaire, elle était basse, sans cap, sans une seule pointe qui pût justifier la carte de Bruce, et confirmer la conjecture du docteur. Vers le soir, la côte commença à se diriger plus vers l'ouest. Les sondes furent très-inégales, et la ligne rapporta de dix-neuf brasses à trente-six, avec un fond tantôt de vase, tantôt de corail rouge. La houle fut très-grosse. Elle venait du sud-est, dans la même direction que la mousson sur la côte opposée. A huit heures, nous mouillâmes par treize brasses, fond de vase; mais près de notre ancrage, il était de roche.

25 *janvier*. Il tomba un peu de pluie le matin. Nous étions alors à deux milles de la côte, qui commençait à être moins plate. Les éminences en étaient fort rapprochées. Il y avait derrière celles-ci plusieurs montagnes isolées et de forme conique. La même chaîne de hautes montagnes remplissait toujours le fond. Sur une des éminences était un petit tombeau musulman; et il